

ML R 1771

Trente-Huitième

LETTRE OUVERTE

aux Écrivains de Belgique

Equinoxe du printemps 1962.

Mes chers Confrères,

Avez-vous lu Carlo de Mey ? Il nous donne une leçon qui, je l'espère, lui sera profitable. Parlant d'AUDACE, son cher souci, il dit : « Je compte aussi sur les collaborateurs pour qu'ils recrutent, eux aussi, des abonnés et ne se contentent pas égoïstement de voir imprimer leurs écrits et de recevoir ainsi une consécration qui les flatte ». C'est envoyé, comme on dit. Et il poursuit : « J'adresse un appel à tous ceux qui croient que l'existence d'AUDACE est indispensable au renom littéraire de notre pays. Qu'ils sachent que s'il m'arrive de mendier, ce n'est pas à mon profit ».

Carlo de Mey est un homme pour qui une idée évidente doit l'être nécessairement pour tout le monde. C'est là une erreur. Je l'ai appris à mes dépens. Dans un pays où sévit le prurit d'écrire, il ne fallait pas, me semblait-il, encourager cette épidémie et mieux valait soutenir l'édition, industrie n'existant qu'à l'état embryonnaire. Mais on m'a démontré que j'avais tort.

Nous avons des traditions. En Belgique, on est écrivain sans formalités aucunes. Il suffit d'écrire. Par exemple, une lettre de candidature ou une demande de subside. C'est comme pour l'automobile, ou la bécane. Encore, pour celle-ci, faut-il savoir se tenir dessus. Evidemment, il ne suffit pas de pédaler, même avec frénésie, pour conquérir la gloire cycliste, une de nos plus légitimes fiertés. Mais le propos n'est pas là. Chaque branche a ses usages. Un écrivain, qu'il soit modeste pédaleur ou champion, se fait inscrire normalement à l'A.E.B. Le conseil est une bonne mère, si j'ose dire, et accueille avec générosité tous ces appelés. Qui n'a pas quelques vers à son actif ? Nous sommes un pays de poètes, Roger Bodart l'a dit et c'est péremptoire. Par ces sages mesures, nous jouissons de ce climat littéraire, typiquement bruxellois, et néanmoins magnifique, que le monde nous envierait s'il le connaissait mieux.

La faute de Carlo de Mey — et il faut bien le dire, malgré la sympathie que l'on éprouve pour son effort — c'est qu'il veut toucher le public, c'est qu'il rêve de faire lire les textes imprimés dans AUDACE. Ici, il exagère. Il heurte de front toutes nos traditions. Il oublie une chose essentielle : Nous n'avons pas besoin de lecteurs ! Avec le système des achats poussés jusqu'à 500 exemplaires le lecteur est pratiquement supprimé, il est devenu inutile, superfétatoire, et l'auteur, bénéficiaire de cette ingénieuse mesure, y trouve paix et profit. Il n'a plus besoin de quémander un article à un critique méfiant ou hostile. Finis les propos acides d'un éditeur généralement déçu, ou, plus souvent, les effets désastreux de la mévente, quand joue, comme c'est l'usage, le compte d'auteur, ce pilier de notre activité littéraire.

L'auteur, rassuré, n'a qu'à se laisser vivre. Il sera gratifié à son heure, s'il ne bouscule personne, d'une séance ouatée d'intimité en la maison Camille Lemonnier. Il assistera fidèlement aux



réceptions, aux commémorations et aux travaux gastronomiques pour parvenir enfin, si les Dieux lui sont propices, à l'immortalité. N'oublions pas, mes chers Confrères, qu'un sur dix des nôtres, écrivant peu ou prou, pose fatalement son poster sur un siège académique.

Au lieu de suivre cette voie royale, Carlo de Mey a préféré le sentier rocailleux de l'audace. Au début, je ne comprenais pas le choix de ce vocable à la Danton. Aujourd'hui, ayant compris, je le crois d'une vertu trop française. Nous préférons la prudence. Tout est là. Au surplus, nous ne voulons en rien déplaire à la France. Elle a ses éditeurs. Et quels éditeurs ! En les évoquant, toute notre gent littéraire, depuis le catéchumène jusqu'à l'immortel, est prise d'un strabisme intense. Chacun rêve, à part soi, de séduire un de ces monstres.

Audace incroyable, Carlo de Mey ose leur faire la concurrence. Il veut prouver qu'il y a, en Belgique, des romanciers et des conteurs valables. Il l'a prouvé d'ailleurs en publiant maint texte excellent. Sans doute le fait-il d'étrange façon. En parcourant tous les sommaires d'AUDACE, je constate que l'académicien y est chichement représenté. Et la hiérarchie des valeurs ? J'ai toujours tenu Carlo de Mey pour un homme réfléchi, mais, en l'occurrence, il m'étonne.

J'ai consulté la précieuse liste des achats de 1960 (mon détective privé ne m'a encore fourni celle de 1961) : 500 abonnements d'AUDACE y figurent pour une valeur de 80.000 francs et seuls Marie-Thérèse Bodart, Charles Plisnier et Marcel Thiry ont obtenu davantage. C'est quelque chose, encore qu'il y ait toute la différence entre l'individuel et le collectif. Mais Carlo de Mey est-il vraiment aidé si 500 exemplaires s'en vont grossir, dans des coins perdus, la cohorte des publications vierges de tout contact humain ?



En vérité, nos méthodes le prouvent, nos maîtres et nos guides n'ont aucune envie d'encourager la lecture. Ils ont pour ce faire une pertinente raison : ils ne croient pas à notre littérature ; mais, citoyens soucieux du prestige de leur pays, ils font semblant. Comme nos hommes politiques. Et, comme ceux-ci, ils parlent, plastronnent et voyagent. En payant de leur personne et de nos sous.

Les soucis nationaux, il faut bien le dire, sont en relation directe avec les intérêts engagés. Nous soutenons, entre autres, le beurre, parce que nos agriculteurs forment un cheptel considérable ; nous soutenons les charbonnages, qui assurent le pain des mineurs et les prébendes des administrateurs, mais nous ne soutenons pas l'édition, car ce problème n'intéresse personne, pas même nos hommes de lettres qui se disent écrivains.

Et c'est là tout le drame de l'héroïque aventure de Carlo de Mey. Ah, pourquoi s'est-il attelé à cette tâche ingrate !

Comme on voudrait pourtant que la Fortune lui sourît ! Car qu'il le sache bien : L'audace sourit aux fortunés !

ROGER AVERMAETE.